

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LES PRÔNEURS

ou LE TARTUFFE LITTÉRAIRE

DORAT, CLAUDE-JOSEPH

Comédie — 1777

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

CALLIDÈS	83 rép.	MONSIEUR DE NORVILLE	22 rép.
MADAME DE NORVILLE	67 rép.	DORCI FILS	18 rép.
FINETTE	42 rép.	DORCI	15 rép.
DORCI PÈRE	41 rép.	FATMÉ	13 rép.
L'ABBÉ DURCET	34 rép.	BROUSSIN	13 rép.
FORLIS	33 rép.	CÉLIMENE	11 rép.
FURET	29 rép.	BÉLISE	11 rép.
VERSAC	26 rép.	VALET	1 rép.
HORTENSE	25 rép.		

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	38
ACTE III	66

ACTE I

SCÈNE I

Forlis, Dorci fils.

DORCI FILS

Forlis, je crains pour toi leur animosité.

FORLIS

Moi, Dorci, je la brave, et suis pour l'équité.
J'ai, tel que tu me vois, ma tragédie en poche;
Je la lis ce matin : style, plan, tout y cloche.
C'est un croquis informe, un dessein effacé,
Qu'à mon frère légua quelque rimeur glacé.
Les vers en sont mal faits, les scènes décousues ;
N'importe : l'engouement ne voit pas les bévues.

5

DORCI FILS

Mais, de s'extasier, il leur faut des raisons:
Prends garde ; ils ont, chez eux, des esprits fins, profonds.

10

FORLIS

En petit nombre, au moins : voyons, nomme, propose
Six de ces Messieurs-là qui vaillent quelque chose.

Est-ce un Monsieur Broussin, personnage important,
Arbitre souverain, qui ne voit, ni n'entend?
Va, va, ils ont, chez eux, je connais leur finesse, 15
Des Tartuffes de goût, ainsi que de sagesse.
Me composant d'abord un maintien sérieux,
Je les étonnerai par mon respect pour eux.
Je tiens déjà leur chef. Fiers d'établir un culte,
Ils sont très indulgents, pourvu qu'on les consulte. 20
Eh ! Ne nous ont-ils pas vanté cent fois et plus,
Des vers, soi-disant chauds, qui nous ont morfondus?
Tout cela, tu le sais, vu par l'Aréopage,
N'a pas vécu, deux mois, malgré tout leur tapage.
Eh bien ! Ma tragédie aura le même sort ; 25
Mais je te jure, au moins, qu'ils paieront cher sa mort.

DORCI FILS

Toi, qui ne prétends point au Laurier littéraire,
Explique-moi pourquoi tu leur es si contraire ?
Déconcertant leur ton, par un ton plus léger,
Forlis, il faut en rire, et non pas s'en venger. 30

FORLIS

S'ils n'étAient qu'entêtés, impérieux et tristes,
Détracteurs indiscrets, ou faux Panégyristes,
Passe encor : mais, j'ai su mieux connaître mes gens ;
Je tolère les sots, et poursuis les méchants.
Et l'on fait s'ils le sont. Égoïstes suprêmes, 35
Leur Dieu, c'est l'intérêt ; ils n'aiment rien qu'eux-mêmes.
Quelque prix qu'il en coûte, ils veulent dominer,
Attirent pour corrompre, et prônent pour régner.
L'art qui les rend fameux répugne trop au nôtre.
Échauffer un succès, en refroidir un autre, 40
Selon leurs passions, leur but et leurs désirs ;

Voilà leur douce étude et leurs nobles plaisirs.
 Ce trafic effronté de louange et de blâme,
 De tout temps, j'en conviens, a révolté mon âme:
 Elle est sensible et franche ; elle ne peut souffrir 45
 Qu'on veuille la tromper, la contraindre, ou l'aigrir.
 Dans la société, je vois, avec colère,
 Ou le mal qu'ils ont fait, ou le mal qu'ils vont faire.
 Plusieurs de mes amis, éclairés, vertueux,
 D'injustice et d'affronts sont accablés par eux. 50
 Ils ont approfondi la science maudite
 De renfler, par des mots, le plus frêle mérite;
 D'écarter, ou plutôt d'étouffer, en naissant,
 Tout esprit qui répugne à leur ton caressant ;
 Pour exalter un fat, qui les voit, les encense, 55
 Et fait, incognito, grand honneur à la France.
 Se disant consommés dans l'art de s'abstenir,
 Ils sont les plus ardents, s'il s'agit d'obtenir.
 Comment, après cela, veux-tu qu'on leur pardonne ?
 Pourquoi les épargner ? Ils n'épargnent personne. 60
 C'en est fait, et je veux, marquant enfin leurs rangs,
 En bon Républicain, détrôner des tyrans.

DORCI FILS

Ils ont de l'influence, et même de l'empire :
 Des Prôneurs en crédit.

FORLIS

En ont surtout pour nuire. 65
 Eh bien ! C'est ce crédit, mon cher, à qui j'en veux,
 Et, plus ils sont puissants, plus je suis courageux.
 Quels ont, jusqu'à présent, été leurs adversaires ?
 Des hommes méprisés, des brigands littéraires.
 Pourraient-ils, entre nous, appréhender les traits 70

D'un méchant démasqué, flétri par un succès,
Possédant le talent et le secret uniques
D'ennuyer tout Paris, par des vers satyriques ?
Craindraient-ils ce pédant, bavard de son métier,
Qui, sur un hémistiche, écrit un mois entier ? 75
Pédagogue, échappé des ombres de l'école,
Zoïle par le fait, et Boileau sur parole :
Pauvre diable, trop vil pour être combattu,
Qui prépare, sans fruit, des poisons sans vertu ;
Reptile malheureux, né des flancs de l'Envie, 80
Et qu'elle-même attache au laurier du Génie ?
Aujourd'hui, j'ai pour moi l'autorité des moeurs.
Dorci, l'estime est tout ; qu'important les rumeurs ?
Mais, quel motif, toi-même, à leur sort t'intéresse ?
Madame de Norville est pour eux dans l'ivresse : 85
Tu prétends à sa fille, et, te croisant toujours,
Callidès va, d'un mot, traverser tes amours.

DORCI FILS

Oh ! Dans ce moment-ci, j'use d'une recette,
D'un assez bon ressort, inventé par Finette.
Elle veut, qu'à mon tour, j'exerce nos Prôneurs, 90
Et que d'un écrivain j'aie aussi les honneurs.
Empruntant quelques vers, j'aurai mille avantages.
Que d'auteurs, après tout, n'ont pas fait leurs ouvrages !
Ce poète estimé, que l'on déprime ici,
Floridor, pour cela, m'a volontiers servi. 95
Nous attendons l'effet, et j'ai quelque espérance :
Par-là, plus librement, je pourrai voir Hortense.

FORLIS

Son intérêt, le tien, sont deux motifs de plus.
Finette, je parie, a bien senti l'abus

De cette sottie engeance : il faut nous en défaire,
Et les chasser d'ici, puisque tu veux y plaire.

100

DORCI FILS

Mon père doit parler.

FORLIS

Sera-t-il écouté?
Je n'en crois pas un mot.

DORCI FILS

Mais il est entêté.
Aguerri sur tes mers, il sait braver l'orage.
Et vient décidément presser mon mariage.
Je compte là-dessus.

105

(Tirant sa montre.)

FORLIS

Bon ! Il ne pourra rien.
Je n'y connais qu'un art, et cet art, c'est le mien.
Voyons : mon heure approche. On entre : c'est Norville,

110

DORCI FILS

Et mon père avec lui... Je ne suis pas tranquille,
J'attends....

(Il sort.)

FORLIS

Moi, je vais lire, avec sécurité,
Un Drame... trop mauvais, pour n'être pas goûté.

115

SCÈNE II

Monsieur de Norville, Dorci père, Dorci fils.

DORCI PÈRE

Ah ! Te voilà ! Bonjour. D'où vient cet air timide ?

DORCI FILS

Je crains....

(À Norville, en riant.)

(À son fils.)

DORCI PÈRE

C'est fort mal fait ; il faut être intrépide :

Vois cet étourdi-là...

Pas mal tourné.. crois-moi.

Va rêver à ta belle ; on va parier pour toi.

120

SCÈNE III

Dorci père, Monsieur de Norville.

DORCI PÈRE

J'ai jeté l'ancre : allons, mes courses sont finies.
J'ai visité nos ports, j'ai vu nos colonies,
Et je touche au repos que je m'étais promis.
Il est si consolant de revoir ses amis! 125
Elle date de loin notre amitié.... Norville,
Il faut la resserrer, et rien n'est plus facile.
Nous avons, tu le sais, deux amants à pourvoir.
Ton Hortense et mon fils n'ont encor que l'espoir.
Il est temps qu'en effet leur bonheur s'accomplisse : 130
L'Amour les assortit, que l'hymen les unisse.
Un tel engagement ne peut être qu'heureux :
Il est devoir pour nous, s'il est plaisir pour eux.

NORVILLE

À cet engagement je veux être fidèle,
Et ton impatience est assez naturelle. 135
Mais, depuis ton départ, tout a changé de ton ;
Et tiens, je ne suis plus maître dans ma maison.
Des vrais Littérateurs j'estime les lumières ;
Je prise leurs travaux ; leurs veilles me sont chères.
En charmant nos loisirs, ils sont nos bienfaiteurs : 140
Les bons livres, pour moi, sont des consolateurs :
Mais l'abus de l'esprit, sa morgue insociable,
Est de tous les abus le plus insupportable :
Il sèche et corrompt tout ; sa triste aridité
Détruit la confiance et la simplicité. 145
Ma femme, que tu vis douce, aimable, enjouée,
N'est plus qu'une pédante, aux chimères vouée ;

Dogmatisant sur tout, jargonnant sur les arts,
Et m'ennuyant, Dieu sait, dans ses doctes écarts !
Elle est folle aujourd'hui de certains personnages, 150
Despotes déguisés, qu'elle transforme en sages ;
De ces gens exclusifs, inquiets, turbulents,
Appuis de l'insolence, et fléaux des talents.
De leurs principes faux sa tête est enivrée.
Madame les admire, elle en est admirée. 155
Rien ne se dit chez moi, qui ne soit merveilleux ;
Elle ne voit, ne sent, ne juge que par eux :
Ou bien, si sa raison a l'air de s'en défendre,
C'est, par sa vanité, qu'ils ont l'art de la prendre.
On érige en miracle un billet qu'elle écrit : 160
Les bourreaux m'ont gâté son coeur et son esprit!
Un certain Callidès, surtout... plein de finesse,
De pénétration, de ressources, d'adresse,
Homme très délié, je le nierais en vain ;
Mais, dupe quelquefois, à force d'être vain ! 165

DORCI PÈRE

Tout cela ne fait pas, qu'en son impatience,
Mon fils, tout bonnement, n'aime et n'épouse Hortense.

NORVILLE

Votre fils est aimable, il est rempli d'honneur ;
Mais, malheureusement, il n'est point un penseur.

DORCI PÈRE

Vraiment, je voudrais bien qu'il s'avisât de l'être 170
Il ne s'y jouera pas ; il sait trop me connaître :
Je ne l'ai point instruit à penser plus que moi.
Qu'il serve son pays, se batte pour son Roi.

Qu'il soit loyal, humain, s'exprime avec son âme ;
Qu'il aime ses amis, ses devoirs et sa femme ! 175
Voilà les sentiments qu'on lui sut inspirer,
Et Dorci les aura, j'ai lieu de l'espérer.
Mon éducation fut un peu négligée;
La sienne est plus brillante, et fut mieux dirigée.
Avec de la franchise on n'a besoin de rien : 180
C'est mon système, à moi ; mais la grâce sied bien.
Il en a, j'en conviens ; il adore Julie,
Et je suis le valet de la Philosophie.
Elle a beau m'étaler ses augustes appas,
L'Amour est son ancien, il doit avoir le pas. 185
Use d'autorité.

NORVILLE

Quel conte ! Avec ce style,
Contre moi je mettrais et la Cour et la Ville.
Ma femme tient à tout.

DORCI PÈRE

Oh ! Comme il lui plaira ; 190
Mais, puisque tu consens, mon fils épousera.
Il est temps qu'à mon tour j'exige quelque chose.

NORVILLE

Encore un coup, sur moi, que ton coeur se repose ;
La modération est l'art qui m'appartient.
La violence aigrit, et la douceur obtient. 195

DORCI PÈRE

Bah ! à ta place, moi, j'enverrais tout au diable,

Ma femme et ses docteurs.

NORVILLE

Parti fort raisonnable !

(On entend des applaudissements derrière le Théâtre.)

DORCI PÈRE

La modération n'est point de mon ressort :
Qui s'emporte a raison, et la faiblesse a tort.
Quel est donc ce train-là? le plaisant tintamarre!

200

(Les applaudissements recommencent.)

NORVILLE

Je ne suis pas surpris qu'il t'ait paru bizarre.

DORCI PÈRE

Il redouble !

NORVILLE *(à part)*

Ah ! Vraiment, l'ouvrage a réussi.

DORCI PÈRE

L'ouvrage !... Encore un coup, qu'est-ce donc que ceci ?
Sommes-nous chez des fous, ou suis-je chez Norville ?

205

NORVILLE

Chez des fous.

DORCI PÈRE

Ton humeur est aussi trop facile.

NORVILLE

C'est une tragédie.

DORCI PÈRE

Après ?

210

NORVILLE

Qu'on applaudit.

DORCI PÈRE

Quoi ! L'on joue à cette heure ?

NORVILLE

Eh ! Non pas ; mais on lit.

DORCI PÈRE *(riant avec éclat)*

Tu ne plaisantes pas ? La burlesque aventure !
Oh ! C'est être endiablé de la littérature.

215

NORVILLE

Que veux-tu ? C'est, dit-on, un chef-d'oeuvre divin,
Que l'on ne peut, mon cher, admirer trop matin.
En rêvant, (tu me vas taxer d'extravagance)
Ma femme, cette nuit, se récriait d'avance :
Elle battait des mains.

220

DORCI PÈRE

Cette nuit ! Tout de bon !
Et tu ne voudras pas la mettre à la raison ?
D'un sommeil si bruyant prévenir la tempête,
Et l'apprendre à rêver, sans te rompre la tête ?
Le bel esprit est certes un étrange tourment !
Corbleu, c'est bien le moins qu'on soit bête en dormant.

225

NORVILLE

Le bruit cesse.

DORCI PÈRE

Tant mieux.

NORVILLE

La lecture est finie.

DORCI PÈRE

Peste soit du Lecteur, et de son beau génie !

230

SCÈNE IV

Les mêmes, Finette.

FINETTE

Ah ! Monsieur, je me meurs !

DORCI PÈRE

De quoi donc ?

FINETTE

C'est d'ennui !

NORVILLE

C'était le mal d'hier.

FINETTE

C'est le mal d'aujourd'hui. 235
Je me suis attachée au trou de la serrure,
Pour tâcher d'attraper ma part de la lecture.
L'auteur, comme un démon qu'on vient de conjurer,
Dans l'endroit le plus tendre avait l'air de jurer.
Quelquefois, recueilli dans une horreur profonde, 240
Il poussait les sanglots les plus plaisants du monde,
Et, culbutant soudain des cieux, sur des hélas !
Pour attendrir le cercle, il se tordait les bras.
Je crois le voir encor !... Quant à la Tragédie,
Jamais on ne brocha pareille rhapsodie. 245
C'est un vilain corsaire, amoureux, comme un fou,
D'un minois africain, tombé je ne sais d'où.
Un grand flandrin de Prince arrive à la traverse ;
Quand il voit son rival, il tombe à la renverse :
On le relève, il pleure, il gémit ; et pourtant, 250
Le corsaire intéresse un peu plus que l'amant.
C'est-là le coup de maître !... Et puis viennent les crimes,
Des spectres voltigeants sur le bord des abîmes ;
Une Dame voilée, une autre... et coetera.
Mon Dieu ! Les sottes gens que tous ces Héros-là ! 255

N'importe ; on s'extasie, et le délire entraîne.
Bélise et Célimène en auront la migraine.
« Moi, dit l'une, j'ai cru périr au dénouement !
Oh ! l'admirable horreur, dit l'autre, en grasseyant.
Que l'on plaint ce tyran étouffé dans la foule !
Ce bûcher de la fin, fait venir chair de poule.
On n'entend rien au noeud, tant il est bien formé !
Le cinquième acte étonne... Ah ! comme il est rimé ! »

260

NORVILLE

Finette, c'est assez.

DORCI PÈRE

Parbleu, laisse-la dire.

265

FINETTE

J'ai tant bâillé, Monsieur, qu'il m'est permis de rire.

DORCI PÈRE

Est-elle à votre femme ?

NORVILLE

Oui.

DORCI PÈRE

J'aime son minois.
Et comment donc, sur elle, a pu tomber le choix
De ton illustre épouse ?

270

NORVILLE

En tout son esprit brille ;
Elle flatte la mère, et ne sert que la fille.

DORCI PÈRE

Une telle conduite est pleine de bon sens.
Elle juge à merveille, et peint très bien ses gens.
Pour ce double mérite, il faut que je l'embrasse.

275

FINETTE

Moi !

DORCI PÈRE

Toi. Je ne suis point un lecteur à la glace ;
Mais un brave marin, ardent et résolu,
Qui ne démarre point de ce qu'il a voulu.

280

FINETTE

Monsieur est dans le vrai.

DORCI PÈRE

Mais, oui, j'ai des principes.

(Dorci père embrasse Finette malgré elle.)

FINETTE

Oh ! Cela saute aux yeux.....

NORVILLE *(en riant)*

Comme tu t'émancipes !
Chut. La docte cohue approche de ces lieux.

285

DORCI *(ramassant son chapeau qu'il a laissé tomber en embrassant Finette)*

Et moi, très brusquement, je te fais mes adieux.

SCÈNE V

Madame de Norville, Célimène, Bélise, Callidès, Broussin, l'Abbé Durcet, Versac, Fatmé, Forlis.

(Broussin s'assied seul, appuyé sur sa canne. Versac réfléchit profondément.)

CÉLIMÈNE *(à Callidès)*

Parlez-donc.

BÉLISE

Prononcez.

FATMÉ *(en grasseyant)*

Rompez ce dur silence.

MADAME DE NORVILLE

Éclairez, dirigez ma faible intelligence.

290

CALLIDÈS

Mesdames... C'est un pas que Melpomène a fait.

FATMÉ *(en grasseyant)*

Le jugement est juste.

DURCET

Et le mot est parfait.

MADAME DE NORVILLE *(regardant Forlis)*

C'est un vrai phénomène ! Il faut qu'il aille aux nues.

BÉLISE

Que de sensations... jusqu'alors inconnues!

295

FATMÉ

Une touche si fine !

MADAME DE NORVILLE

Un faire si moelleux !

CÉLIMÈNE

L'ensemble !

BÉLISE

Les détails !

MADAME DE NORVILLE

Le style merveilleux !

300

Avez-vous remarqué ces nuances légères,

Et l'art approfondi dans ses moindres mystères ?

Jusqu'à ce Roi cruel, tout a su m'attendrir.

FATMÉ *(en grasseyant)*

Tenez, j'ai le coeur gros de l'avoir vu mourir.

MADAME DE NORVILLE *(criant très fort à l'oreille de Broussin)*

Que dites-vous, Monsieur, de cette Tragédie ?

305

BROUSSIN *(se levant comme pour sortir, et frappant le plancher avec sa canne)*

Dialogue plaisant !... Très bonne Comédie !

FORLIS *(étonné)*

Hem !...

MADAME DE NORVILLE

Paix donc.

CÉLIMÈNE

Il est sourd ; n'importe, il s'y connaît ;

C'est convenu...

310

FORLIS

Mais...

MADAME DE NORVILLE

Quoi !

FORLIS (*montrant Versac*)

Monsieur est-il muet ?

(*Versac et Durcet se disent quelques mots bas ; Broussin prête l'oreille.*)

VERSAC (*sortant de sa rêverie*)

Je parle peu, Monsieur.

MADAME DE NORVILLE

Oh ! Point de défiance !

315

BÉLISE

Eh quoi ! n'avez-vous pas entendu son silence ?

DURCET (*à Forlis*)

Vous allez me causer un terrible embarras,
Votre chef-d'oeuvre, et vous !

FORLIS

Je ne vous comprends pas.

DURCET

C'est qu'ayant la voix forte, et l'accent pathétique,
On veut bien m'employer, comme Prôneur tragique.

320

FORLIS

Votre organe est trop beau pour de faibles essais.
Ne vaudrait-il pas mieux s'en remettre au succès ?

DURCET

Non, non, du grand moteur la clémence infinie
M'a donné des poumons en faveur du génie.
Oh ! De vous bien louer, je me fais un devoir ;
Et vanter les talents...

325

*(BROUSSIN, VERSAC et DURCET, sortent en donnant des signes
d'approbation. Madame de Norville, par des gestes, a l'air de leur recomman-
der Forlis.)*

FORLIS (à part)

Dispense d'en avoir.

SCÈNE VI

Les mêmes, excepté Broussin, Versac et Durcet.

(Les femmes, dans cette scène, sont assises.)

FORLIS

Mesdames, à propos, irez-vous voir la pièce
Qu'aujourd'hui l'on nous donne ?

330

MADAME DE NORVILLE

Ah ! La belle finesse !

FATMÉ (en grasseyant)

Un ouvrage sans titre.

CÉLIMÈNE

Il est de Floridor.

CALLIDÈS (*d'un ton pénétré*)

L'infortuné l'avoue.

FORLIS

Il écrit bien.

335

MADAME DE NORVILLE (*lui faisant signe*)

Encor ?

Ce Floridor, Monsieur, est, dit-on, très honnête ;

Mais, c'est un homme, au fait, qui n'a rien dans la tête :

Qui, de ses vieilles mœurs, toujours enveloppé,

Vit obscur, et, chez moi, n'a point encor soupé.

340

FORLIS

Basse Littérature !...

BÉLISE

Il croit qu'on veut lui nuire...

CALLIDÈS

Il faut lui pardonner, le plaindre et l'éconduire.

Se ressouviendra-t-on qu'il ait même existé ?

MADAME DE NORVILLE

Comme il parle toujours avec humanité!

345

FATMÉ

Charmant!

MADAME DE NORVILLE (*montrant Callidès*)

C'est notre oracle,

BÉLISE

Et notre unique arbitre.

CÉLIMÈNE

Notre guide.

MADAME DE NORVILLE (*cherchant dans ses poches*)

À présent... Bon ! je n'ai point l'épître.

350

Je dois en convenir, elle a su m'enchanter :

C'est du Chaulieu tout pur, et l'on peut la vanter.

BÉLISE

L'auteur ?

MADAME DE NORVILLE

C'est... c'est Dorci ; ce n'est plus un mystère.

FATMÉ (*parfilant*)

Ce jeune homme si doux, qui ne sait que se taire ?

355

MADAME DE NORVILLE

Oui ; le fils du Marin, si fameux sur les flots.

CÉLIMÈNE *(faisant des noeuds)*

Mais, odieux sur terre.

FATMÉ

Espèce de Héros,
Se battant, sans esprit.

BÉLISE

Dont le babil assomme.

360

CÉLIMÈNE

Qui n'analyse rien, et se croit un grand Homme.

MADAME DE NORVILLE

Oui, vous dis-je ; et les vers m'ont paru bien phrasés.
Pas un seul lieu commun ; point de ces traits usés...
On m'y traite d'Hébé.

CÉLIMÈNE

L'apostrophe est brillante.

365

MADAME DE NORVILLE

Oh ! La petite épître est vraiment très saillante.

FATMÉ

Je brûle de la voir.

MADAME DE NORVILLE

Dans le monde, à propos,
Vous vous souviendrez donc d'en glisser quelques mots ?

FATMÉ

Mille.

370

CÉLIMÈNE

Comptez sur nous.

(Tout le monde se lève.)

BÉLISE *(se levant)*

En honneur, on s'oublie.

FATMÉ

Dans ces entretiens-là, je passerais ma vie.

BÉLISE

De moment en moment, on y sent ses progrès.

(À Forlis.)

CÉLIMÈNE

Les plaisirs de l'esprit ont de puissants attraits.
Adieu, Monsieur, songez que vous êtes unique.

375

(Célimène, Bélise et Fatmé vont pour sortir, Madame de Norville les arrête.)

FATMÉ

Ne l'oubliez jamais, et bravez la critique.

MADAME DE NORVILLE

Mesdames, notre zèle, est, je crois, engagé.
Par nous toutes, Forlis doit être protégé.
Il est essentiel que son nom s'accrédite :
Même, avant de le lire, il est bon qu'on le cite.
Il faut que tout Paris se l'arrache demain,
Et je sais que la Cour doit le trouver divin.

380

BÉLISE

Il l'est.

CÉLIMÈNE

Assurément.

385

FATMÉ

Il nous croira, j'espère.

(Célimène, Bélise et Fatmé sortent. Finette entre, et vient parler à l'oreille de Madame de Norville.)

FORLIS

Trop heureux, si j'ai pu réussir à vous plaire !

SCÈNE VII

Madame de Norville, Callidès, Forlis, Finette, dans le fond.

CALLIDÈS

Je vais faire partir mes paquets pour Pékin,
Car le Chinois se forme.

(À Callidès.)

(À Forlis.)

(À Callidès.)

MADAME DE NORVILLE

À ce soir...

390

À demain.

Pour dîner avec moi, ces étrangers m'attendent ;

On fait que, pour nous seuls, en France ils se répendent.

Et j'espère qu'un jour, grâce à votre raison,

L'Europe adoptera les mœurs de ma maison.

395

SCÈNE VIII

FINETTE *(seule)*

Bon ! La voilà qui part avec le grand arbitre....

J'ignore quel effet aura produit l'épître.

SCÈNE IX

Hortense, Finette.

HORTENSE

Ah ! Finette, c'est vous, de grâce, allez savoir...

FINETTE

Quoi!

HORTENSE

Si ma mère est libre, et si l'on peut la voir.

400

FINETTE

Elle sort à l'instant ; croyez-moi, rien ne presse.

HORTENSE

Mais...

FINETTE

Laissez-là, vous dis-je, exhaler son ivresse.

Madame, jusqu'ici, ne vous a donc rien dit,

Ne vous a point parlé sur un certain écrit ?

405

HORTENSE

Non ; je sais seulement, que, même avec mystère,

Elle s'est renfermée avec son secrétaire.

(À part.)

(Haut.)

FINETTE

À merveille !...
Avant peu, vous saurez ce que c'est.

HORTENSE

Pourquoi me le cacher ?

410

FINETTE

C'est encore un secret.

HORTENSE

Ce qui n'en est pas un, c'est...

FINETTE

Quoi !

HORTENSE

L'indifférence
De Monsieur de Dorci, sa froideur, son silence.

415

FINETTE

Oh ! Vous avez raison ; il faut gémir, pleurer :
Il est même assez doux de se désespérer.
Si cela n'est pas gai, cela tient en haleine.
L'Amour s'endort bientôt, s'il n'a point quelque peine.

HORTENSE

Tu plaisantes toujours. Je sors.

420

FINETTE

Oh ! Je vous suis :
Je crains de vous laisser à vos tendres ennuis.

SCÈNE X

Dorci père, Dorci fils, Hortense, Finette.

DORCI FILS (*s'élançant vers Hortense*)

Mademoiselle !... Ô Ciel !... Finette!

FINETTE (*en s'en allant*)

Point d'affaire.
Nous boudons...

425

SCÈNE XI

Dorci père, Dorci fils.

(À son fils qui paraît distrait.)

DORCI PÈRE

Il paraît que le vent t'est contraire :
Mais va, console-toi, je vais tout hasarder.
Quand la manoeuvre est bonne, on est sûr d'aborder.
Tiens la mer : ce n'est-là qu'un nuage qui passe.

Au fort de la tourmente, on songe à la bonace.
La navigation ressemble à tes amours.
Les ouragans, l'espoir, puis, enfin, les beaux jours.
Tâche de m'écouter ; mon fils, causons ensemble.
Connais-tu bien les gens que ce séjour rassemble ?

430

DORCI FILS

Ce sont de grands esprits, de fameux écrivains,
Des Philosophes.....

435

DORCI PÈRE

Bah ! Des mortels les plus vains,
Qu'il faut fuir, entends-tu ?... C'est moi qui te l'ordonne,
Et ton père, en voulours, ne le cède à personne.
Pauvre dupe ! À ce piège il était déjà pris !
Tous ces Phoenix, pourtant, dont tu parais épris,
À peu de frais, dit-on, ont fait tourner vos têtes :
Ils sont pétris d'orgueil, et l'orgueil les rend bêtes.
Que font-ils de si beau pour la société ?
Avec tout leur savoir et leur capacité,
Ils cabalent entr'eux, n'élèvent rien, détruisent ;
Proscraient volontiers ceux qui les contredisent ;
Réforment, Dieu sait comme ! Et, toujours réformant,
Nous enlèvent nos freins, surtout notre enjouement.
Moi, tout ce que j'entends, me consterne et m'étonne.
Vous ne possédez plus qu'un jargon monotone,
Un esprit sec et dur, de la morgue, des mots ;
Des charlatans enfin, écoutés par des sots.
Où sont donc ces clartés si frappantes, si vives ?
Des Docteurs, il en pleut !... Mais, où sont vos convives ?
Depuis qu'on ne boit plus, tout va de pis en pis.
La rage calculante a glacé tout Paris.
Nos Ancêtres étaient des gens d'une autre étoffe.

440

445

450

455

Va, mon fils, l'honnête homme est le seul Philosophe.

DORCI FILS

Ceux que vous attaquez sont partout révévés.

460

DORCI PÈRE

Révévés ?... Craints des uns, des autres abhorrés ;
Voilà le vrai, Monsieur l'admirateur crédule.
On m'avait, en passant, tracé leur ridicule,
Même plus d'une fois : mais ces récits confus,
Effleurant mon esprit, n'y tenaient déjà plus.
Norville, tout-à-l'heure, et Norville est sincère,
M'a remis au courant : toi, si tu veux me plaire...

465

DORCI FILS

Quoi ! Des sages fameux... des gens profonds...

(Mettant la main sur son coeur.)

(Le serrant contre son sein.)

DORCI PÈRE

Abus !
Crains-tu de me fâcher ? Laisse-là tes rébus.
Il me semble qu'ici la sagesse à la mode,
Des vices lucratifs, de grand coeur, s'accommode.
Grâce à cette sagesse, on est fat, arrogant,
Bas, et souple au besoin, oppresseur, intrigant,
Pliant aux temps, aux lieux, l'âme la plus servile;
Mauvais singe à la Cour, et tyran à la Ville.
Pour mieux nuire, on se met sous de puissants abris ;

470

475

On vend force venins, sous le beau nom d'écrits.
 Par eux, de mille erreurs infectant la jeunesse,
 De l'État, que l'on trompe, on détruit la richesse. 480
 Au fait : je t'interdis pareilles liaisons.
 N'as-tu pas mon exemple ? Il vaut bien leurs leçons.
 Que l'instinct des vertus, les soins patriotiques,
 T'éclairent sur l'esprit de ces froids Empiriques.
 J'ai saisi, dès longtemps, cette vérité-là. 485
 A-t-on besoin d'un guide ? Il faut le chercher là.
 Il s'en échappe un cri, vainqueur de l'imposture,
 Et l'on y trouve un code écrit par la nature.
 Je ne suis pas savant ; mais, fidèle à l'honneur,
 Pour ne pas m'égarer, j'ai consulté mon coeur ; 490
 Ses mouvements sont francs, ce sont ceux-là que j'aime :
 L'attrait d'une âme droite, est plus sûr qu'un système.
 Crois mon expérience, embrasse mes travaux ;
 Sois fier avec les grands, doux avec tes égaux.
 Ce sont des titres vrais que cherche un vrai mérite. 495
 Je prétends qu'on t'estime, et non pas qu'on te cite.
 Jure, jure, en mes bras, de quitter les drapeaux
 De ces fourbes adroits, devenus tes héros.
 Ne va point me donner, au terme de mon âge,
 Le chagrin de te voir trancher du personnage ; 500
 Immoler, et pour qui, cette simplicité,
 Sauvegarde des mœurs, chère à la probité ;
 Et, perdant la candeur, qui dans toi m'intéresse,
 D'un ton préceptoral, régenter ma vieillesse.

DORCI FILS

Moi, mon père ! Qui, moi !... Dirigez votre fils ; 505
 Je n'apprendrai jamais qu'à vous être soumis.

DORCI PÈRE

Bon, cela. Reste à voir Madame de Norville.
Il faudra bien, morbleu, qu'elle change de style.
Hortense t'est promise, et tu l'auras : je vais
De la bonne façon plaider tes intérêts : 510
Mais, ne l'abuse point par une foi trompeuse ;
Et, même après l'Hymen, songe à la rendre heureuse,
À prévenir ses vœux, à contenter ses goûts ;
Au lieu d'un esprit fort, il lui faut un époux.
N'imité pas ces gens, vantés pour leur belle âme, 515
Qui croiraient s'abaisser, s'ils aimaient trop leur femme.

DORCI FILS

Ah ! Je fais le serment...

DORCI PÈRE

Viens, baise-moi, fripon.
Je vais trouver la mère, elle entendra raison.

ACTE II

SCÈNE I

Callidès, observant longtemps Forlis, avant que de parler, Forlis, d'un air soumis et respectueux.

CALLIDÈS

Vous avez l'esprit juste, et cet utile ensemble, 520
Qui joint les fils épars que le travail assemble.
Vos crayons sont précis, et vos traits prononcés.
Vous marchez sur les pas que nous avons tracés,
Et n'êtes point sujet aux écarts du génie :
Vous l'avez bien prouvé par votre Tragédie. 525
Mais le talent n'est rien, et la conduite est tout.
Il faut vous observer sur vos règles de goût,
Changer d'opinions, fronder les plus admises,
Du vieux Littérateur dépouiller les sottises.
Prenez garde, Monsieur, le siècle est avancé. 530
Nos aïeux écrivaient, et nous avons pensé.
De certains préjugés il faudra vous défaire.
Voyons : sur les auteurs que l'Europe révère,
Estimés autrefois, modèles soi-disants,
Dans ces jours de raison, quels sont vos sentiments ? 535
Du point d'où vous partez, pesez les convenances,
Mesurez les progrès, et jugez les distances.

FORLIS

En matière de goût, si vous le trouvez bon,
 Je juge par l'instinct, plus que par la raison.
 Ce qui me plaît est bien, c'est ma seule réponse. 540
 Oui, c'est toujours chez moi, le plaisir qui prononce ;
 Et la réflexion a souvent confirmé
 Cet attrait d'un esprit facile et désarmé.
 J'en conviens à ma honte, il ne peut, quoi qu'il fasse,
 Soumettre à l'examen ce qui tient à la grâce. 545
 C'est ce duvet fragile, à la fleur attaché,
 Qu'on ne retrouve plus, sitôt qu'on l'a touché.
 Par exemple, est-ce à moi de risquer un suffrage ?
 Horace me paraît un véritable sage.
 Il semble se jouer autour du coeur humain ; 550
 Il y glisse le trait, et sait cacher la main.
 Virgile... c'en est trop pour mon insuffisance.
 Revenons aux Auteurs qui sont chers à la France.
 Des poètes, Corneille est, je crois, le premier.
 Hors de l'humaine atteinte il a mis son laurier. 555
 Son rival que j'adore, et qu'après lui je nomme,
 Sans marcher sur sa trace, est encor un grand homme.
 Je ne sais : mais, Monsieur, j'ose estimer Rousseau,
 Et je me suis permis quelque goût pour Boileau.
 Si je me suis trompé, que mon guide m'éclaire. 560
 Je marche encor dans l'ombre, et j'attends la lumière.

CALLIDÈS

De tout ce que j'entends, vous me voyez confus.
 Tout cela fut jadis : mais tout cela n'est plus.
 Corneille et ses héros sont des énergumènes.
 Nous avons bien besoin de ses vertus Romaines ! 565
 Il n'est rien de plus sot qu'un peuple conquérant,

Et c'est cela qu'il peint, en nous l'exagérant.
Il a fait, si l'on veut, des scènes tolérables ;
Mais son style a vieilli, ses plans sont misérables :
Et comme, enfin, du style on est surtout frappé, 570
Racine monte au rang qu'il avait usurpé.
Vous aimez donc Rousseau ? Mais c'est une hérésie.
Quelques pâles lueurs de vieille poésie :
Voilà votre Pindare, infortuné rimeur,
Détrempant un vers sec avec des flots d'humeur. 575
Boileau, correct et froid, n'est point du tout sensible :
Bardus l'a décidé ; Bardus est infaillible.
Tout cela, cher Forlis, est plus que démontré :
C'est de votre croyance un article sacré ;
C'est l'arrêt que rendra, selon toute apparence, 580
L'autre postérité que nous formons d'avance.

FORLIS

Eh bien ! Moi, j'en croyais deux arbitres puissants.

CALLIDÈS

Autre écart ! Qui sont-ils ?

FORLIS

Le Public et le temps.

CALLIDÈS

Le temps commence à nous, de l'instant où nous sommes. 585
Le temps est destructeur, et nous créons des hommes.
Quant au Public, son joug vous tient-il donc courbé ?
Le Public est, Monsieur, terriblement tombé.

FORLIS

S'il s'allait relever!

CALLIDÈS

Chimère ! Vains présages!

590

On ne réussit point sans l'agrément des sages.

FORLIS

Pauvre esprit que j'étais ! Je m'écriais souvent :

La médiocrité domine insolemment ;

Le mérite oublié languit sans récompense ;

Il vit dans l'abandon, ou meurt dans l'indigence.

595

Des vices que j'ignore ont produit tout cela.

Nous avons des tyrans : mais le public est-là.

Tout s'altère et périt ; toute secte est fragile :

Lui seul compose un corps qui demeure immobile.

Égaré quelquefois, et jamais corrompu,

600

Il aime le génie, il cède à la vertu :

Les solides honneurs, c'est lui qui les dispense :

Des réputations il tient seul la balance,

Et devient, tôt ou tard, dans ses droits affermi,

Des talents outragés, le vengeur et l'ami.

605

Je me disais cela : quel travers ! Quelle ivresse !

Ce que c'est qu'un faux pli de l'aveugle jeunesse !

CALLIDÈS

Il faut trancher le mot : vous êtes bien gâté.

Mais le soin obtient tout de la docilité.

FORLIS

Je m'abandonne à vous.

610

CALLIDÈS

On saura vous instruire.

Vous êtes bon, trop bon, et cela peut vous nuire.

Vous saurez, avec nous, ce qu'il faut dénigrer.

Vous connaîtrez les gens qu'il convient d'admirer.

Après le coup d'éclat que vous venez de faire,

615

Montrez-vous seulement ; le reste est notre affaire.

Atout, sans nul effort, vous ouvrant un accès,

Travaillez peu vos vers, et beaucoup vos succès.

Tenez tête au mortel qui n'a qu'un nom stérile ;

Mais rampez sous le Grand qui peut vous être utile.

620

Le mot d'humanité m'a fort bien réussi :

Vous pourrez, au besoin, vous en aider aussi.

Malgré ce mot, pourtant, l'autorité cruelle,

Craignant notre morale, allait sévir contre elle.

La tolérance alors entendit nos soupirs,

625

Et, couverts de son voile, on nous crut ses martyrs.

De là notre pouvoir, longtemps problématique,

Souple dans son principe,

FORLIS (à demi-voix)

Aujourd'hui despotique.

CALLIDÈS

Contre l'outrage, ainsi, quand on a su s'armer,

630

On parvient, à son tour, au moment d'opprimer,

Extrémité terrible, autant que nécessaire !

L'oppression, hélas ! est un droit littéraire:

Vous y viendrez un jour, pour chasser nos fléaux,
 Et défendre l'esprit des attentats des sots. 635
 Pour cela, ne cherchez que les cercles d'élite ;
 Pesez, calculez tout, et même une visite.
 Rien n'est indifférent : Voyez beaucoup AEglé ;
 Car, il faut que de vous, chez elle on ait parlé,
 Si vous voulez souper en bonne compagnie, 640
 Et jouir des honneurs attachés au génie.

FORLIS

Vous savez que de moi le sexe est adoré,
 Quand l'esprit est chez lui par les grâces paré.
 Ces traits ne sont pas ceux de l'AEglé qu'on renomme.
 Elle parle, elle pense, elle hait comme un homme. 645

CALLIDÈS

Que trouvez-vous donc là de si fort à blâmer ?
 Il faut savoir haïr, pour savoir bien aimer.
 La jugez-vous, d'ailleurs, sur un bruit populaire ?
 Elle a trop réfléchi, pour ne pas savoir plaire.
 Embrassant, j'en conviens, des objets trop hardis, 650
 Elle a quelques défauts ; mais elle a ses mardis.
 Ce n'est que ce jour-là qu'à Paris on raisonne :
 C'est, en un mot, Monsieur, les mardis qu'elle étonne.
 Vous en aurez trop cru, Blunt, Ariste, Damis,
 Et ces gens-là, je crois, ne sont pas ses amis. 655

FORLIS

Ces gens-là m'ont pourtant paru très estimables ;
 Ce sont de bons esprits ; leurs moeurs sont respectables.
 Leurs écrits, en tout genre, étincellent de traits,
 Et, sans nulle cabale, ils ont eu des succès.

CALLIDÈS

Mais, à quoi tiennent-ils ? Se sont-ils fait connaître ?
Dans nos maisons jamais les a-t-on vu paraître ?
Ces succès prétendus sont des titres contre eux.

660

FORLIS

Mon Maître, permettez... Ne vaudrait-il pas mieux
Que nos Littérateurs, imitant leur sagesse,
Dussent tout au talent, et rien à la souplesse ?
Que ces rivaux unis, par le même chemin,
Allassent à la gloire, en se donnant la main ;
De l'émulation ressentissent la flamme,
Non ces feux de la haine, attisés dans leur âme ?
Ne vaudrait-il pas mieux, que, plein d'aménité,
L'esprit, ce don du Ciel, fût joint à la bonté ?
Peut-être, alors, ce titre en serait plus auguste.
Plus on est éclairé, plus on doit être juste.
Dieu ! Je m'avance trop... je m'égare... pardon...
J'en ai trop cru mon coeur, pas assez ma raison.

665

670

675

CALLIDÈS

Dites-moi, s'il vous plaît, l'homme aux belles chimères,
Comment, du Peuple Auteur, faire un Peuple de frères ?
De ces visions-là qui vous a donc bercé ?
Votre cerveau, vraiment, est un peu renversé.
Dans la société, même la plus unie,
Tout se meut par les chocs et par l'antipathie.
Sous la main du plus fort, le faible se débat.
Quand on commence à vivre, on commence un combat.
Tout est guerre ou parti : le meilleur est le nôtre ;
Et pour le bien du monde, il doit écraser l'autre.
Que dis-je ! C'en est fait : Forlis, ouvrez les yeux,

680

685

Voyez nos favoris, fêtés et glorieux,
Aux fastes de mémoire inscrits tous à la file,
Parler à l'univers qui se fait à leur style,
Et fouler à leurs pieds leurs rivaux abattus.

690

FORLIS *(à demi voix)*

Qui n'ont que des talents, des moeurs et des vertus.

CALLIDÈS

Notre esprit seul prévaut : ses leçons immortelles
Savent des grands objets descendre aux bagatelles.
Oisifs, ou non, la gloire a pour nous mille échos.
Mon dernier rhume, enfin, fut mis dans les Journaux.

695

FORLIS

C'en est fait : je me rends ; ma docile ignorance,
Après, un tel discours, se soumet en silence.
Mon esprit désormais humblement vous croira,
Et vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira.

CALLIDÈS

Un sage.

700

FORLIS

Est-il possible ? À tout je me résigne.

CALLIDÈS *(l'embrassant)*

Et voici le garant.

FORLIS

Puissé-je en être digne !...
Mais, comment ai-je pu, noble chef des Penseurs,
Aux yeux de la sagesse exposer tant d'erreurs ?

705

(Les autres Preneurs entrent. Forlis les salue avec l'air de la ferveur et de la plus grande humilité, et sort.)

CALLIDÈS

Allez et prospérez.

SCÈNE II

Callidès, La société des prôneurs.

CALLIDÈS

Messieurs, ce Prosélyte
Voit son insuffisance, et sent votre mérite....
On peut se l'attacher.

DURCET

À propos de cela,
Que devient donc Furet ? Il devrait être là.

710

(Broussin s'assied, a l'air d'écouter pendant quelque temps, et s'assoupit par intervalle.)

CALLIDÈS

Mais il est occupé d'une très grande affaire.
L'issue en est douteuse, et je n'en attends guère.

Ce Furet, entre nous, est un homme excellent.
Toujours allant, venant, gesticulant, parlant,
Il fait impression sur les plus indociles.
Nous le détacherons dans les cas difficiles.
Eh ! Le voici lui-même.

715

SCÈNE III

Les mêmes, Furet.

(Callidès, à ces mots, court embrasser Durcet, et ils restent quelque temps dans les bras l'un de l'autre.)

FURET *(essoufflé, tout en eau, et se jetant dans un fauteuil)*

Ouf ! Ouf ! Je suis rendu.

CALLIDÈS

Hé bien !

720

FURET

L'adresse est vaine, et l'espoir est perdu.

VERSAC

Comment ? Expliquez-vous.

FURET *(à Callidès)*

Mêlez-vous-en vous-même.

Depuis deux jours, que dis-je ? aujourd'hui, le troisième,

Je cours pour établir, pour rhabiller encor

La réputation de ce maudit Mondor :

725

Rien : cela ne rend pas ; on rit de mes grimaces.
Non, je n'ai jamais vu les esprits si tenaces.
« En tout point, disent-ils, cet homme est un oison.
On le sait, on le voit. »

730

CALLIDÈS

Hé bien ! Ils ont raison.
Mais, Furet, prenez garde, il nous est nécessaire.
Il faut qu'il ait un nom, j'ai promis.

DURCET

Comment faire ?

FURET

J'y renonce.

735

CALLIDÈS

Songez...

VERSAC

Encore un dernier soin.

CALLIDÈS

Allons, pour le Marais nous en aurons besoin.

DURCET

Voyez.

VERSAC

Tâchez.

740

CALLIDÈS

Courez.

FURET

Ah ! L'attaque est trop vive,
Je cède : mais, au moins, empêchez qu'il écrive ;
Et, tenez, même ici, j'ose en risquer l'aveu,
Pour bien faire, il faudrait l'astreindre à parler peu :
Car il ne finit pas, et parle, Dieu sait comme !
Faites qu'il soit muet, et j'en fais un grand homme.

745

CALLIDÈS

Faire taire un bavard ! Oh ! C'est trop exiger.

FURET

C'est ma clause.

CALLIDÈS

À propos, c'est le cas d'y songer...

750

VERSAC

À quoi ? Dites-nous donc ?

DURCET

Hé bien !

CALLIDÈS

Ce bon Ariste
Vit dans son cabinet ; il est pauvre, il est triste.
Il a fait des écrits qui sont assez goûtés, 755
Et qui, lorsqu'on voudra, lui seront contestés.
Sans entours, sans appui, tapi dans son asile,
Sa réputation lui devient inutile.
Ce qui n'est rien pour lui, pour l'autre est un trésor :
Il faut en disposer en faveur de Mondor. 760

VERSAC

Point d'inconvénient à cela.

DURCET

Nul.

FURET

De grâce...

VERSAC

Le trait est lumineux !

CALLIDÈS

Furet, un peu d'audace. 765
Nous le dirons ; d'abord, on nous démentira:
Nous le répéterons, et puis on nous croira.

FURET

Je ne réponds de rien.

CALLIDÈS

Moi, de tout.

FURET

Il m'enflamme !
C'est Platon qui me parle, il m'a transmis son âme.
Vers l'immortalité Mondor fait un grand pas :
Oui, notre homme est sauvé ; mais qu'il ne souffle pas.

770

CALLIDÈS

Je sens bien, comme vous, qu'il faudra l'y contraindre.

FURET

Des oisifs, tant qu'on veut ; mais les sots sont à craindre.

775

(Ici Callidès s'assied, et ils se rangent tous autour d'un Bureau.)

CALLIDÈS

Passe pour celui-ci. Ça, parlons, à présent,
Sur un point qui pour nous est plus intéressant.
L'amour-propre est partout. Grâce à notre artifice,
Dans le coeur le plus dur la louange se glisse :
Elle y coule, s'étend, l'épanouit enfin.
Quand il est bien loué, l'hébéte se croit fin.
Mais, en louant les uns, on révolte les autres;
Je m'y suis attendu. La secte a ses apôtres;
Elle a ses ennemis ; il faut nous en venger.
Et faire repentir qui nous ose outrager.
Égoïstes humains, persécuteurs paisibles,
Vous qui brillez, surtout, par les incompatibles,

780

785

Quelques jaloux obscurs se glissent dans Paris,
Et j'apporte à vos yeux la table des proscrits.

(Broussin se rapproche de Callidès.)

DURCET

Lisez, nous sommes prêts, et Broussin même écoute.

790

CALLIDÈS

Le Rimeur Alcidas.

FURET

Je sais qu'il nous redoute.

CALLIDÈS

Il flotte, il tergiverse, on prétend qu'il est doux :
Il n'est pas contre nous, mais il n'est pas pour nous.

DURCET

Vite, le crayon noir.

795

VERSAC *(d'un air distrait, et écrivant)*

La tiédeur est coupable.

CALLIDÈS

Ergaste.

DURCET

Comment donc il nous courtise ?

CALLIDÈS

Fable.

Je sais qu'il voit les gens que nous avons notés.

800

C'est un esprit, dissous dans les frivolités,

Incapable d'essor, insensible au sublime,

Ayant l'air d'ignorer le prix de notre estime.

DURCET

Puni comme infracteur. Après ? Qui ?

(Broussin commence à dormir assez profondément, et laisse aller sa tête sur l'épaule de Callidès.)

(Callidès, continue.)

CALLIDÈS

Dorvilé.

805

Il vient de réussir, sans m'en avoir parlé.

Ces fraudes-là, Messieurs, tirent à conséquence,

Et la société doit en tirer vengeance.

Il faut faire un exemple, et qu'on sache, à jamais,

Que nous possédons seuls le tarif des succès.

810

FURET

Et les autres ?

CALLIDÈS

Des sots, des plaisants détestables.

VERSAC

Pour les plaisants, surtout, soyons inexorables.

CALLIDÈS

C'est peu que leur pays s'arme pour les punir ;
De l'Univers savant il faudra les bannir. 815
Vous, l'Abbé, dont la plume à tout est endurcie,
Ameutez Pétersbourg et son Académie.
Dépêchez ce Journal, encor trop indulgent,
Où la haine voyage, et croît en voyageant.
Employons, à l'envi, pour servir ou pour nuire, 820
L'art de la Prônerie, et l'art de la Satire.
Versac, pour l'Italie il nous faut un Pamphlet.
Deux mots dans l'Inde, aussi, feraient un bon effet.
L'intrépide Furet, dont la haine a des ailes,
D'un hémisphère à l'autre enverra vingt libelles. 825
Broussin... maudit dormeur... Broussin, réveillez-vous.
Il a le sommeil dur ; conspirez avec nous.

BROUSSIN *(se réveillant et se levant)*

Moi, je suis toujours prêt ; me voilà. Je conspire.

CALLIDÈS

Il faut parler contre eux, contre eux il faut écrire.
Faites-les promptement haïr des électeurs. 830
Quant à moi, mes pinceaux ne seront point flatteurs.
J'ai des facilités, je le dis sans mystère,
Pour les faire abhorrer dans toute l'Angleterre.
Ces attentions-là, ces moyens innocents,
Dans l'Univers entier nous font des partisans. 835
Cela n'empêche pas, que, toujours pleins de zèle,

Nous ne vantions partout l'union fraternelle,
La paix, la douce paix, seul trésor des humains,
Le Contrat Social, et ses noeuds les plus saints.
Tels sont mes sentiments : vous connaissez, du reste,
Les vœux d'une âme simple et d'un esprit modeste.
Dans cette circonstance il faut se déchaîner ;
Mais, si l'on nous admire, il faudra pardonner.

840

DURCET

Tandis qu'il nous parlait, soit dit sans hyperbole,
J'ai cru voir sur son front rayonner l'auréole.

845

VERSAC

Charme de l'union ! Quel groupe ! Il m'attendrit.

BROUSSIN *(les lorgnant)*

Diable ! Le bel effet !

FURET

Ce n'est rien que l'esprit,
Sans la bonté du cœur !

CALLIDÈS *(sortant des bras de Durcet)*

C'est ce que j'allais dire.

850

FURET

C'est un ange !

VERSAC

Il m'étonne !

(À Broussin.)

DURCET

Il mérite un Empire.
N'en convenez-vous pas ?...

FURET

Vous ne répondez rien.

855

BROUSSIN

Hem ! Qu'est-ce ? Hem ! J'entends mal ; mais je comprends fort bien.

SCÈNE IV

Les mêmes, Madame de Norville, Dorci père, entrant par deux côtés opposés.

(Dorci, trépigne d'impatience.)

DORCI PÈRE (à Madame de Norville)

Madame, excusez-moi si j'ai forcé la porte.
Un valet incivil, et que le Diable emporte,
M'a dit d'un ton capable, « on ne peut entrer là. »
Il ne sait ce qu'il dit : car enfin m'y voilà.
J'ai, très heureusement, achevé mon voyage.
Je reviens à propos : votre fille est en âge,
Ils s'aiment, vous savez qu'ils doivent être unis,

860

Et je viens réclamer tout ce qu'on m'a promis.

MADAME DE NORVILLE *(aux Prôneurs)*

Peut-être ai-je tardé : mais vous avez, je pense, 865
Plutôt que de coutume, ouvert votre séance.
Vous venez, si j'en crois votre sérénité,
D'agir pour la concorde et pour l'humanité.
Quels célestes penchants !... vous me voyez ravie !...
Le divin Colonel m'a tenu compagnie ; 870
Il m'a lu son traité sur le colimaçon :
Rien n'est plus instructif ! Quelle érudition !
Unique ! Il a vanté mes extraits de chimie,
Rangé mes papillons, parlé d'Astronomie ;
Puis, pittoresquement jeté sur un sofa, 875
Il s'est mis à jouer de mon harmonica.
J'oubliais... sur les grains il m'a promis d'écrire.
Ah ! j'attends son volume, et brûle de m'instruire.

DURCET

Que d'esprit !

VERSAC

Que de grâce ! 880

(Donnant une brochure à Callidès.)

MADAME DE NORVILLE

Eh ! Messieurs, point du tout ;
La figure passable, avec un peu de goût.
À propos, voudrez-vous protéger cet ouvrage ?
C'est un conte.

FURET

Badin ? D'un des nôtres, je gage.

885

VERSAC

Socrate était plaisant.

MADAME DE NORVILLE

Enfin, j'ai résolu....

CALLIDÈS

Faut-il lire, ou parler avant que d'avoir lu ?

MADAME DE NORVILLE

Optez : mon amitié ne veut rien qui déplaie.
Un succès, un succès, et le reste à votre aise.

890

DORCI PÈRE

Voudrez-vous un instant laisser vos papillons,
Vos grains, votre musique, et vos colimaçons,
Pour...

MADAME DE NORVILLE

Ma fille est, Monsieur, d'une extrême jeunesse.

DORCI

Seize ans... hem ? C'est mon compte.

895

MADAME DE NORVILLE

Eh ! Bon Dieu ! Rien ne presse.

DORCI

Tout presse pour Dorci, car il est amoureux.
Qui peut vous engager à retarder ces noeuds ?
Peut-on faire trop tôt un mariage utile ?
Nuls motifs de délais, et de terminer, mille.

900

MADAME DE NORVILLE

Si vous le permettez...

DORCI

Quoi ?

MADAME DE NORVILLE

Dans un autre temps,
Nous parlerons, Monsieur, de ces arrangements.

DORCI

Un autre temps ! Ma foi, cette lenteur m'offense.
Quels sont donc, s'il vous plaît, vos propos d'importance ?
Et quels soins, s'il vous plaît, sont plus intéressants,
Que d'aimer, d'élever, d'établir ses enfants ?
Je ne devine pas quels plaisirs sont les vôtres ;
Mais ce sont-là les miens, je n'en connais point d'autres.
J'ai défendu mon Roi, j'ai servi mon pays,
Et je veux maintenant le bonheur de mon fils.

905

910

CALLIDÈS

Monsieur, en poursuivant vos courses militaires,
Avez-vous remarqué le progrès des lumières ?
Acquiert on plus d'ensemble, a-t-on des résultats ?
Généralise-t-on ?

915

(À Madame de Norville.)

DORCI

Je ne vous entends pas.
Avec ces grands mots-là vous croyez me confondre ;
Mais, non Messieurs, j'en ris ; c'est, je crois, vous répondre.
Revenons à l'Hymen.

920

MADAME DE NORVILLE

Quelle obstination !

CALLIDÈS *(tournant le dos)*

L'Hymen est si bourgeois !

DURCET *(s'éloignant)*

Et de si mauvais ton !

BROUSSIN

Ne se fâche-t-on pas ?

DORCI *(à Madame de Norville)*

Écoutez-moi, de grâce...
Et...

925

MADAME DE NORVILLE

Vous n'avez point pris, et cela m'embarrasse.

DORCI (*observant les attitudes différentes des Prôneurs, et se levant*)

Père trop attentif, ami trop empressé,
Dans ces lieux, en effet, je me crois déplacé. 930
Je suis édifié de l'humeur de vos sages ;
Peut-être, quelque jour, j'écirai mes voyages.
Vous n'y trouverez point ce ton entortillé,
Ces faux clinquants d'esprit dont ce siècle a brillé ;
Mais la candeur, la foi, l'amitié respectable, 935
L'antique loyauté que l'on traite de fable ;
Un coeur toujours ouvert ; un bon et franc gaulois,
Respectant ses devoirs, obéissant aux lois ;
Des services rendus, des moeurs héréditaires ;
L'honneur enfin, l'honneur, ce trésor de nos pères.
En attendant, Messieurs, retenez bien ceci : 940
J'ai vu des fous partout ; mais partout, moins qu'ici.

SCÈNE V

Les mêmes, excepté Dorci.

MADAME DE NORVILLE

Qu'entends-je ! Ah ! Pardonnez.

CALLIDÈS

Bon !

FURET

Bagatelle pure !

DURCET

Mais ce qu'il vient de dire, est, je crois, une injure.
Cela va s'ébruiter ; notre honneur est perdu.

945

VERSAC *(qui écrivait sur une table)*

Qu'est-ce que l'on a dit ?

BROUSSIN

Je n'ai rien entendu.

DURCET

Ce brutal me paiera.

CALLIDÈS *(à Durcet et aux autres, avec l'air de les congédier)*

Quel courroux vous enflamme ?
Je vais, à ce sujet, entretenir Madame.

950

SCÈNE VI

Madame de Norville, Callidès.

MADAME DE NORVILLE

Tous mes sens sont émus.

CALLIDÈS

Cet orage n'est rien ;
Et même, j'entrevois qu'il peut produire un bien.
Refusez votre fille au fils de ce sauvage.
Aux esprits animaux il doit tout son courage.
Un Mousse est plus pour lui qu'un Sénat de savants,
Et jamais il n'a su consulter que les vents.
Vous avez un prétexte à manquer de parole.

955

MADAME DE NORVILLE

Mon mari se plaindra.

960

CALLIDÈS

Plainte vaine et frivole !
Depuis quand ces égards pour les maris grondeurs ?
Il faut donner Hortense à l'un de nos Messieurs:
À Versac, par exemple ; il est plein de mérite.
Quoi qu'il ne parle pas, il ira loin et vite.
Il fait en ce moment, un livre universel.

965

MADAME DE NORVILLE

Comment ?

CALLIDÈS

Voilà d'où vient ce silence éternel.
Il me dit l'autre jour : « paroles hasardées,
Sont autant de larcins qu'on fait à ses idées. »

970

MADAME DE NORVILLE

Oh ! Le mot est sublime !

CALLIDÈS

Eh bien ! Décidez-vous :
C'est un législateur qu'elle aura pour époux.

MADAME DE NORVILLE

La législation, et je le crains d'avance,
Pourra fort bien manquer son effet sur Hortense.

975

(S'approchant d'elle, et en confidence.)

CALLIDÈS

Cet Hymen terminé, c'en est fait, nous régions,
Et nous tenons Paris avec vos deux maisons.
Votre main, du Parnasse ouvrira les barrières ;
Des Licurgues naissants vous tiendrez les lisières.
Malgré l'obscur envie, et ses traits superflus,
Nous fixerons chez vous le banquet des élus.
Nous vous associerons à certaines séances,
Et réglerons nos choix d'après vos préférences.
Ceux que vous prônerez seront toujours divins ;
Ceux que vous proscrirez essuieront nos dédains.
Nos arrêts dépendront de votre fantaisie :
Des Socrates nouveaux vous ferez l'Aspasie ;
Vous aurez, chaque soir, un travail avec nous,
Et l'Europe savante aura les yeux sur vous.
Songez-y. Que vous fait un passager murmure ?
Ce mariage importe à la Littérature.

980

985

990

MADAME DE NORVILLE

Je ne veux pas pourtant, malgré mes sentiments,
Pour la Littérature affliger deux amants,

Et ma fille, surtout. Je suis épouse et mère.

CALLIDÈS *(avec un sourire)*

Vous êtes faible encor.

995

MADAME DE NORVILLE

J'y songerai.

CALLIDÈS *(plus sérieusement)*

J'espère
Que vous dépouillerez tous ces vieux préjugés,
Pour qui les grands objets sont toujours négligés.

MADAME DE NORVILLE

Venez ; dans ce moment, je ne puis rien répondre,
Je ne discerne rien ; tout sert à me confondre :
Mais l'amour maternel ne peut être une erreur.

1000

CALLIDÈS *(recommençant à sourire)*

Suivez votre raison, et craignez votre coeur.

ACTE III

SCÈNE I

(Elle met le finet, pose le livre et se lève.)

MADAME DE NORVILLE *(seule, assise près d'une table couverte de Brochures, tenant un poème in-quarto)*

Ou voit par les effets, qu'il a scruté les causes.
Quel tact ! Oh, ce poème est vraiment fort de choses. 1005
C'est un secret nouveau, je crois cela prouvé ;
Racine le cherchait, et Damon l'a trouvé.
Enfin, voilà des vers, des formes poétiques,
Et des transitions tout-à-fait didactiques.
Quel train cela va faire ! Oui, l'auteur est divin. 1010
Il faut une statue à ce jeune écrivain.
Mais, que ne dois-je point à notre illustre secte !
On me cite partout, partout on me respecte.
Tout l'esprit de la France est ici rassemblé,
Et j'ai toujours bien dit, avant d'avoir parlé. 1015

SCÈNE II

Dorci père, Madame de Norville.

MADAME DE NORVILLE

Que vois-je ? Encor Dorci, tout bouffi de colère !
Dieu ! Quel homme illettré ! Que lui dire, et qu'en faire ?

DORCI PÈRE

Hé bien, Madame, hé bien! m'en ferez-vous raison?
Souffrez-vous que chez vous on ait un pareil ton?

MADAME DE NORVILLE

Ils ont été, Monsieur, scandalisés du vôtre.

1020

DORCI PÈRE

Je n'en changerai pas ; il en vaut bien un autre.
Peu louangeur, mais simple, il peint la vérité.
Tant pis, s'il effarouche, et s'il n'est pas goûté.
Celui de vos meilleurs est aussi trop biZarre.
Ils parlent, Dieu me damne, une langue barbare
Et je parierais bien, qu'avec tout leur fatras,
Eux-mêmes, quelquefois, ils ne s'entendent pas.
D'ailleurs, s'ils ne faisaient que des énigmes, passe ;
J'en devine parfois : mais ils sont pleins d'audace.
Qu'ils viennent sur mon bord, je les régalerai.
Il est certains égards que je leur apprendrai.
Je ne raisonne pas, moi ; tout cela m'ennuie.
L'éloquence du coeur est dans la bonhomie.
Oui, le coeur, entre nous, c'est-là le meilleur lot.
Je crois qu'avec de l'âme, on n'est jamais un sot.

1025

1030

1035

MADAME DE NORVILLE

Eh ! Monsieur, justement, c'est par l'âme qu'ils brillent.
De traits d'humanité tous leurs écrits fourmillent.
C'est par-là qu'ils m'ont plu. De mille préjugés
Les esprits sont par eux, à la fin, dégagés.
La vérité tardive est au moins aperçue ; 1040
De tous les droits de l'homme on connaît l'étendue.
Ils ont l'heureux talent et le rare secret,
De faire tout aller du fond d'un cabinet.
En dépit des clameurs, contre eux si peu fondées,
Dieu merci ! Nous touchons au règne des idées. 1045
C'est un champ vaste et noble où l'on peut moissonner,
Et, de mon boudoir, moi, j'apprends à gouverner.
Nous préserve le Ciel de voir l'intolérance
Vouloir inquiéter leur sage indépendance !
Qu'ils soient libres, chéris, opulents et fêtés, 1050
Vous les verrez, partout semant les vérités,
Détruire les abus, écarter les orages,
Faire fleurir la paix, encourager les sages :
Mais, si de leurs bienfaits le cours est suspendu,
L'esprit humain s'arrête, et le monde est perdu. 1055

DORCI PÈRE

Hem ! Ne voilà-t-il pas de leurs mots emphatiques !
Quoi que puissent conter ces bavards dogmatiques,
Le monde ira sans eux : leur système, leur goût,
Et leur prose, et leurs vers n'y feront rien du tout.
Et puis, de ces objets croit-on qu'ils s'entretiennent ? 1060
Que tout soit renversé ; mais que vos soupers tiennent :
Ils en riront d'autant. J'ai vu dans leurs propos,
Qu'ils sentent pour leur compte et les biens et les maux.
Quant aux autres, néant... Ah ça, quittons les nues,

Les hautes régions ne me sont pas connues ; 1065
 Descendons aux devoirs plus rapprochés de nous.
 Soyez douce, indulgente ; en un mot, soyez vous.
 Je vous vis autrefois, tout aussi raisonnable,
 Et votre esprit, moins grave, en était plus aimable.
 Envoyez promener tous vos êtres pensants, 1070
 Et leurs beaux entretiens, parfois vides de sens.
 Mariez votre fille avec mon fils qui l'aime ;
 Cet hymen leur convient, il convient à vous-même.
 Norville a de l'humeur, ces noeuds vont la calmer !
 Et ces deux chers enfants, comme ils vont vous aimer ! 1075
 Vous verrez leur bonheur, leurs transports, leur ivresse.
 Tenez, d'avance, moi, j'en pleure de tendresse.
 Ensemble nous vivrons comme d'anciens amis,
 Sans gêne, sans débats, surtout sans beaux esprits.
 Laissons-les tous, courant après quelques bluettes, 1080
 Importuner l'État de leurs doctes sornettes.
 Nous, songeons au solide ; il faut tenir aux siens.
 Je crois qu'on n'est heureux, qu'à force de liens.
 Vos gens les rompent tous ; je veux qu'on les resserre.
 De leur sublimité nous avons bien à faire ! 1085
 Il nous faut du bonheur, rien qui soit compassé,
 Et des plaisirs, surtout, pour un âge avancé.

MADAME DE NORVILLE *(d'un ton froid et tranquille)*

Pour les moeurs d'autre fois, vous êtes plein de zèle,
 Et vous venez d'en faire un tableau très fidèle,
 Même assez pathétique. 1090

DORCI

Hé bien, vite, un aveu.

MADAME DE NORVILLE

Un moment, s'il vous plaît. Comme vous prenez feu !
Quoi, sans nul examen, faut-il qu'on se décide ?

DORCI

L'examen est de trop, lorsque le coeur nous guide.

MADAME DE NORVILLE

Il faut, avant d'agir, penser très mûrement.

1095

DORCI

Il faut, sans y penser, agir par sentiment.

SCÈNE III

Les mêmes, un Valet apportant une lettre.

MADAME DE NORVILLE

Je voulais être seule. Hé bien ! Qu'est-ce ?

LE VALET

Une lettre,
Que bien discrètement on vient de me remettre.

(Parcourant la lettre.)

(À Dorez.)

MADAME DE NORVILLE

Cette pièce... il est tard... que mes chevaux soient mis. 1100
J'y puis être assez tôt pour la fin... Je frémis !...
Permettez-vous ?

DORCI

Je sors, mais dans la confiance,
Que je verrai l'Hymen de mon fils et d'Hortense.
Adieu ; Norville attend, et je vais l'assurer 1105
Que j'ai tout obtenu, qu'il peut tout préparer.

SCÈNE IV

MADAME DE NORVILLE *(seule, lisant la lettre)*

« MADAME, prenez garde : on cabale, on intrigue,
Et contre nos amis il se forme une ligue.
Le génie est en butte à tant de détracteurs !
Quiconque veut le bien, a cent persécuteurs. 1110
L'homme est épouvanté du rayon qui l'éclaire ;
On n'aura qu'ébauché le bonheur de la terre.
De ce que je saurai, j'irai vous avertir :
À tout événement, comptez sur un martyr. »
Nelson.... Ciel ! Qu'ai-je lu ! Quel avis ! Quel supplice ! 1115
Ah ! Pour mes pauvres nerfs voilà de l'exercice !
On ne peut donc pas être utile impunément !

SCÈNE V

Madame de Norville, Callidès.

MADAME DE NORVILLE

Vite, approchez ; lisez, et calmez mon tourment.

(Lui rendant le billet, et lui voyant du trouble.)

CALLIDÈS *(prenant le billet)*

Bagatelle ! Écoutez, et tâchez de comprendre.....
Le fleuve se répand ; mais la source, où la prendre ? 1120
Nous ne faisons point corps : unis ou sans liens,
De l'univers entier nous sommes citoyens.
Nulle part, et partout. Un art trop légitime
Nous étaye au besoin de l'utile anonyme.
D'une ombre favorable on sait s'envelopper, 1125
Pour servir des ingrats, et pour leur échapper.
Quoi ! Toujours alarmée ! Un tel effroi m'offense.
Tout ira, le jour naît, la vérité s'avance.
Oui, oui, Messieurs les sots, il faudra, s'il vous plaît,
Que le monde s'éclaire, en dépit qu'il en ait. 1130
Eh ! Ne voyez-vous pas que pour nous tout conspire ?
La sagesse dicta ; nous n'avons fait qu'écrire.
Nous protégeons les Grands, protecteurs autrefois.
Les bords les plus lointains sont régis par nos lois.
Des climats opposés où nos pareils abondent, 1135
De la célébrité les échos se répondent ;
Et, quand nous le voulons, notre zèle hardi
Fait prospérer le nord aux dépens du midi.

MADAME DE NORVILLE

Pardon... Je me livrais à des craintes vulgaires.
Qui ? Moi ! Moi ! Par vous-même admise à ces mystères ! 1140
Je sens que je devrais tomber à vos genoux.
Mes yeux s'ouvrent enfin.

(Montrant les deux lettres.)

CALLIDÈS

Allons, remettez-vous.
Vous savez tout entendre, et l'on peut tout vous dire.
Le célèbre Uranis vient encor de m'écrire 1145
Une lettre pour Stell, l'autre, contre Damis.
Il fait même au-delà de ce qu'il a promis.
Pour l'intérêt commun tout veut qu'on l'aiguillonne :
Je tiens les clefs du Temple, il en est la colonne.
Vieilli sous les lauriers, et courbé sous leur faix, 1150
Lassant la Renommée, à force de succès,
Pour nous, de son crédit, il faut bien qu'il dispose,
Et que sa gloire, au moins, nous serve à quelque chose.
Presque tous les dix jours, d'après mon gazetin,
Il prononce, en riant, les arrêts du Destin. 1155
De mes intentions il veut que je l'instruise :
Mon coeur forge les traits ; son esprit les aiguisse.
Grâce à moi, l'enchanteur est partout notre appui:
Il a l'air de régner, et nous régnons par lui.
Quel plaisir d'exercer son âme bienfaisante ! 1160
Nous dressons le théâtre où lui seul représente.
Sa main, pour nous guider, tient encor le flambeau,
Et notre autel s'élève au bord de son tombeau.
C'est ainsi que j'emploie, au service des nôtres,
La bassesse des uns, et la grandeur des autres. 1165

Les hommes... j'en rougis, tenez, sans tout cela,
On ne finirait rien avec ce troupeau-là.
Aussi, tous ces ressorts entrent dans mon système.
Voici l'apothéose, et voici l'anathème.

MADAME DE NORVILLE

L'une et l'autre ont leur prix.

1170

CALLIDÈS

Hélas ! Pour la rigueur,
Puissiez-vous voir combien il en coûte à mon coeur!

MADAME DE NORVILLE

Vous avez de ces mots qui vont tout droit à l'âme,
Et mon émotion...

CALLIDÈS

Vous sentez bien, Madame,
Qu'entre nous deux ceci doit être renfermé.
Redoutez Célimène, et Bélise, et Fatmé.

1175

MADAME DE NORVILLE

Elles sont mes fléaux... Bavardes éternelles...

CALLIDÈS

C'est que ces vérités sont trop fortes pour elles.

MADAME DE NORVILLE *(sonnant)*

Ah ça, vous n'allez point voir cette nouveauté ?

1180

CALLIDÈS

Dieu m'en préserve !

MADAME DE NORVILLE

Oh ! Non, on s'en était douté.

CALLIDÈS

Pour Versac, à propos, êtes-vous résolue ?

MADAME DE NORVILLE

Cette affaire, entre nous, n'est pas encore conclue.

Mais, si vous l'exigez, il faudra bien céder.

1185

Après cet entretien, je dois tout accorder.

CALLIDÈS

N'oubliez pas non plus...

MADAME DE NORVILLE

Comment ? Qui donc ?

CALLIDÈS

Bathile

Il est sans frein, sans mœurs ; mais il aura du style.

1190

MADAME DE NORVILLE

Il est si confiant et si présomptueux !

(Avec un air de confiance.)

(Ici Finette et Hortense entrent.)

CALLIDÈS

Je suis dans le secret ; eh ! Madame, tant mieux.
Le public peu sévère, en dispensant la gloire,
Ne croit vraiment qu'à ceux qui s'en sont fait accroire ;
Et qui d'ailleurs, l'orgueil, mobile des vertus, 1195
Est d'obligation, d'après nos instituts.
J'en use avec succès au profit de la secte :
Il faut qu'elle en impose, afin qu'on la respecte.
Regardez Dorilas, au front grave et hautain.
Où donc en serait-il, s'il n'eût pas été vain ? 1200
Lui-même il se méprise, et le public, peut-être,
Allait en faire autant... il s'en est rendu maître.
Ce public, à présent, consacre ce qu'il dit :
C'est, à force d'orgueil, qu'il s'est mis en crédit.
Revenons. Ce Bathile est conforme à nos vues ; 1205
Le Ciel, pour nous servir, l'a fait tomber des nues.
Il écrit, tant qu'on veut, pour, ou contre, et très bien.
Du vrai goût qui chancelle il est le seul soutien.
Que faire ? S'il persiste à nous vendre sa plume,
Est-il juste qu'en vain pour nous il se consume ? 1210
Oh ! Non, sans répugnance, on ne peut y penser ;
Et... c'est un bon valet qu'il faut récompenser.

MADAME DE NORVILLE

Vous me persuadez, et je suis sans défense :
Le moyen de tenir contre tant d'éloquence !
Que nos Littérateurs sont heureux, entre nous, 1215
D'avoir un chef, un juge, un ami tel que vous !

SCÈNE VI

Hortense, Finette, les mêmes.

(À Finette.)

(À sa fille.)

(Lui donnant le poème.)

(Elle sort, Callidès lui donne la main.)

MADAME DE NORVILLE

Mon éventail, mes gants...

Quoi, vous rêvez, je pense ?

Ceci peut occuper le temps de mon absence.

Pour vous former le goût, cet écrit semble fait;

Et même il serait bon de m'en faire un extrait.

1220

SCÈNE VII

Hortense, Finette.

FINETTE

Quoi ! Vous ne lisez pas ?

HORTENSE

Je n'en ai nulle envie.

FINETTE

Essayez.....

HORTENSE

Laisse-moi.

1225

FINETTE (*prenant le livre*)

C'est de la poésie,
Rimée encor.

HORTENSE

Finis.

FINETTE

Allons : puisqu'après tout,
Vous n'êtes pas d'humeur à vous former le goût,
Félicitez-moi donc sur ma nouvelle adresse.
Lorsque j'agis pour vous, partagez mon ivresse.
Madame dans le piège a donné, Dieu merci,
Et, comme je voulais, l'épître a réussi!

1230

HORTENSE

Courage ! Applaudis-toi.

1235

FINETTE

Vous est-elle connue ?

HORTENSE

Mon Dieu ! Plus de vingt fois ma mère me l'a lue ;
Mais, si Dorci m'aimait, il n'aurait pas, je crois,
Fait d'aussi jolis vers pour une autre que moi.

FINETTE *(riant et observant Hortense)*

Eh mais ! Écoutez donc...

1240

HORTENSE

Dans ces vers que j'admire,
Et que je hais, Finette, un sentiment respire,
Que l'ingrat avec moi n'a jamais exprimé.
Je ne suis point l'objet qu'il a le plus aimé.

FINETTE

Madame est son Hébé... ce titre est légitime.

1245

HORTENSE

Je ne conteste rien.

FINETTE

Le pourrait-on sans crime ?
Votre mère, entre nous, a beaucoup de fraîcheur,
Un grand oeil qui s'explique, et qui suppose un coeur.
Sa taille est plus que noble, elle est fine et légère.
Enfin, elle est encor dans l'âge où l'on doit plaire ;
Elle en a tout l'éclat, elle en a tous les goûts,
Et je la crois, d'honneur, aussi jeune que vous.

1250

HORTENSE

Vous m'impatientez : oui, ma mère est fort belle ;
Mais...

1255

FINETTE

Dorci n'est qu'un fou de soupirer pour elle
Pourquoi feindre ? Achevez.

HORTENSE

Je ne dis point cela.
Je dis.....

FINETTE

Qu'on n'entend rien à ces madrigaux-là.

1260

HORTENSE

Pourquoi de son talent m'avoir fait un mystère ?
C'est un charme de plus qu'il n'a pas dû, me taire.
Ses succès sont les miens, mon coeur en est flatté,
Et, malgré lui, du moins, ce plaisir m'est resté.
Oui, parmi mes chagrins...

1265

FINETTE

Et quels encor ?

HORTENSE

Ma mère,
Depuis ce tendre hommage, à nos vœux est contraire,
Ou plutôt aux miens seuls : elle a changé d'avis
Sur l'Hymen que Dorci promettait à son fils,
Elle m'a proposé Versac.

1270

FINETTE

Ah ! Dieu ! Qu'entends-je !

Le joli choix ! J'enrage, et ceci nous dérange.

Il faut vous préserver de cet affreux destin :

Versac et sa séquelle y perdront leur latin.

1275

Oui, vraiment ! Il leur faut des femmes agréables,

À ces francs enjôleurs plus malins que des Diables.

Je ne les peux souffrir : je suis bien moins que vous ;

Mais, je ne voudrais pas d'un savant pour époux.

Eux, toujours eux, puis rien. Malgré leur excellence,

1280

J'aime mieux rester fille avec mon ignorance.

Je sais... ce que je sais, et cela me suffit.

On peut rire et jaser sans avoir tant d'esprit.

HORTENSE

On vient : Ciel ! C'est Dorci.

FINETTE

Dissipez ce nuage.

1285

SCÈNE VIII

Dorci fils, les mêmes.

DORCI FILS

Mademoiselle, enfin, j'ai su vaincre l'orage,

Qui m'écarta longtemps... Mais quoi ! Quelle froideur ?

Est-ce là de quel prix vous payez mon ardeur ?

Vos yeux...

FINETTE

A-t-on des yeux pour les gens qu'on déteste ?

1290

DORCI

Elle me hait. Oh oui.

FINETTE

La chose est manifeste.

C'est, Monsieur, (si l'on peut vous rassurer par-là,)

Notre style enchanteur qui nous vaut tout cela.

C'est...

1295

DORCI

J'entends... Écoutez, ô seul objet que j'aime,

Excusez de mon coeur l'innocent stratagème.

L'ouvrage dont on parle, est d'un autre que moi.

Oui, c'est trop différer l'aveu que je vous dois.

Il n'était qu'un moyen, sans doute, pardonnable,

De paraître en ces lieux, un objet plus aimable,

Pour venir plus souvent jurer à vos genoux,

De ne voir, de n'aimer, de n'adorer que vous.

1300

HORTENSE

Finette ?

(On entend du bruit derrière le Théâtre. Finette y court.)

FINETTE

Eh ! Je voulais (on a l'art de se taire,)

Vous laisser par lui-même, expliquer ce mystère.

1305

Il s'explique si bien !... Les vers sont merveilleux ;
Mais sa prose !... Oh ! Je crois qu'elle vaut encor mieux.

HORTENSE (*à Dorci*)

Quoi ! J'ai pu... pardonnez...

FINETTE (*toute effrayée, et revenant*)

Que mon âme est troublée ! 1310
De nos savants voici la salle d'assemblée.
S'ils allaient y venir ! Ils ignorent le prix
De ces moments furtifs que l'amour a surpris ;
Ils ignorent le prix d'un soupir qui s'échappe,
D'un regard qu'on obtient, ou d'un mot qu'on attrape. 1315
Que sais-je ? Apparemment ils ignorent aussi
Que partout on les hait, et que l'on s'aime ici.
Oh ! Nous sommes perdus, et je crois les entendre.

DORCI

Juste Ciel !

HORTENSE

Cher Dorci, s'ils allaient nous surprendre ! 1320
Laissez-moi... je le veux.

DORCI

Puis-je vous obéir ?

HORTENSE

S'ils nous voyaient ensemble, ils iraient nous trahir.

(Ils sortent. Finette reste.)

FINETTE *(les séparant)*

Ils n'y manqueraient pas.

SCÈNE IX

Les Proneurs, Finette.

DURCET

La friponne est jolie!

1325

BROUSSIN *(la lorgnant)*

Une taille à la grecque !

DURCET

Un air qui fait envie.

FINETTE *(s'en allant)*

Miséricorde ! Il lorgne !

DURCET *(la retenant)*

Et pourquoi vous presser ?

On peut, si vous voulez, vous apprendre à penser.

1330

FINETTE

Moi ! Non pas, s'il vous plaît. Voyez le bon apôtre !

Je pense à ma manière, et ce n'est point la vôtre.

Je la respecte trop.

VERSAC

Ce ton est cavalier !

FINETTE (*à part, et en s'en allant*)

Il faut que je leur joue un tour de mon métier.

1335

SCÈNE X

Les mêmes, excepté Finette.

BROUSSIN

Et fugit.

(Il les rassemble mystérieusement autour de lui.)

CALLIDÈS

Un minois suffit pour le séduire...

Mais j'approfondis, moi, tout ce qui peut vous nuire.

Souvent un maître aveugle, épris des grands talents,

À des valets sans goût, qui sont très insolents.

1340

Que l'on écrive, ou non, pour les races futures

Ces coquins-là s'en vont épiant vos allures,

Et, sans le moindre égard pour le docte vallon,

L'antichambre flétrit les lauriers du salon :

Les soubrettes surtout !... Race oisive et félonne,

1345

Dont la langue vous pique, et dont l'oeil vous talonne.

Écoutez : celle-ci voudrait vous voir chasser,

Et je pense qu'on peut aider à l'expulser.

BROUSSIN

Vous complotiez ; mais, moi, quand elles sont gentilles,
Je veux qu'on soit, du moins, tolérant pour les filles. 1350
J'écirai là-dessus....

VERSAC *(sortant d'une profonde rêverie, et écartant tout le monde par ses gesticulations)*

Amis trop généreux,
Mon livre est achevé, l'univers est heureux.
Licurgue, porte ailleurs ton austérité sotte :
Tu fus législateur beaucoup moins que despote. 1355
Rougis, pauvre Solon, et toi, Justinien,
Ton code insuffisant est détruit par le mien.
Mon titre est noble et vaste : éternelle Harmonie !
Ou, si vous l'aimez mieux : l'Univers du Génie.
J'assujettis le sol, les esprits, les climats, 1360
Et les feux de la ligne, et l'horreur des frimas.
Cette main défricha des régions incultes,
Et l'on pourrait noyer tous les jurisconsultes,
Sans que leur perte en rien fût nuisible aux mortels.
Je leur donne des lois ; j'en attends des autels. 1365
Oui, j'ai fait un corps sain, d'un corps faible et malade.
Un village, un royaume, une simple peuplade,
Tout est réglé, conduit par le même ressort.
C'est un mouvement doux, qui, donné sans effort,
S'accroît, se communique, et, comme par magie, 1370
Fait circuler une âme, augmente l'énergie,
Chasse et pousse au dehors les vices clandestins...
Et voilà ce qui fait le bonheur des humains !

DURCET

Quel plan ! Comme il est net ! Quel trésor pour la terre !

(À Versac, après un long silence.)

(Quoique Versac ne parle plus, Broussin a toujours l'air d'écouter, et continue ses gestes de satisfaction.)

CALLIDÈS

Pour laisser admirer, si vous vouliez vous taire. 1375
Comme si, d'un coup d'oeil, et d'un esprit distrait,
On pouvait embrasser un aussi vaste objet !...
Mais, j'y suis, je vous tiens : chaîne immense et suivie !
Oui, vous avez saisi le principe de vie,
Ces masses, ces accords d'où résulte le beau. 1380
Cet écrit est vraiment marqué de notre sceau.

SCÈNE XI

Dorci père, entrant tout bouffi de colere ; Les mêmes.

(À Callidès.)

(Portant la main à son épée.)

DORCI PÈRE *(criant très haut, et interrompant l'enthousiasme de Broussin)*

C'est encor moi, Messieurs ; quand on doit, on s'acquitte,
Et vous allez savoir d'où vous vient ma visite.
J'apprends que l'un de vous, ce n'est plus un secret,
Veut épouser Hortense : halte-là, s'il vous plaît. 1385
Une telle noirceur, sans doute, est littéraire.
Dissertez sur ce point, ce n'est pas mon affaire.
Je dois la prévenir, par devoir, par pitié.
Dorci vous admirait, l'en voilà bien payé !
Hortense, de tout temps, à ses vœux fut promise ; 1390

Ses garants sont l'honneur, l'équité, la franchise :
De tels droits sont sacrés, et je ne prétends pas
Que vous disiez un mot, que vous fassiez un pas
Pour troubler un hymen auquel je m'intéresse.
Le célibat convient et sied à la sagesse. 1395
Régentez l'univers, d'accord ; à vous permis;
Mais ne vous mêlez pas des amours de mon fils.
Tenez, cela vous passe. Il doit, en conscience,
Sur un pareil article avoir la préférence.
Vous, l'auteur du complot, homme illustre et profond, 1400
Trêve aux préparatifs, ou je vous coule à fond.
Tous vos in-folio sont une arme peu sûre.
Moi, voici mon génie et ma littérature.

CALLIDÈS

Tâchez de vous rasseoir : voyons, réfléchissons;
Tous ces emportements ne sont pas des raisons. 1405

DORCI PÈRE

Comment, réfléchissons! ce flegme est admirable.
Je ne réfléchis point ; je suis inexorable.
Croyez-vous me styler à vos combinaisons ?
Je veux des procédés, et non pas des raisons.
Morbleu, s'ils m'avaient fait un tour de cette espèce, 1410
J'aurais exterminé les sept sages de Grèce !

CALLIDÈS *(avec un rire dédaigneux)*

Il faut donc...

(Il sort, les Prôneurs se moquent de lui. Il se retourne avec fureur, et ils reprennent l'air sérieux.)

DORCI PÈRE

Être juste. Oui, sans trop différer,
Je vous laisse un instant pour en délibérer.

SCÈNE XII

Les mêmes, excepté Dorci père.

BROUSSIN

Quoiqu'il parle un peu bas, et qu'on n'ait pu le suivre, 1415
Je gage que cet homme est difficile à vivre.

CALLIDÈS *(avec tranquillité)*

Nul goût, pas une idée, aveuglement total !
Automate étranger dans l'univers moral!

DURCET

Ah çà, voici l'instant, où de la Comédie 1420
De Monsieur Floridor le destin s'expédie.
Sa chute est infaillible ; il ne peut échapper :
Des pièges de la mort j'ai su l'envelopper.

VERSAC

Bon.

DURCET

Nous avons pour nous de braves émissaires,
De ces gens exercés, cabaleurs honoraires. 1425
Que serait-ce de nous, s'il allait réussir?

Ils ne le lâcheront qu'à son dernier soupir.

SCÈNE XIII

Finette, les mêmes.

FINETTE

Ah ! Messieurs, savez-vous ?

DURCET

Quoi ?

FINETTE

La pièce nouvelle.
Le bruit est général.

1430

CALLIDÈS

Quel bruit ? Réussit-elle ?

FINETTE

On vient de la huer à triple carillon.
L'Auteur s'est, dans sa loge, évanoui, dit-on,
Même, on dit qu'il est mort ; les connaisseurs en chute
Ne se rappellent point pareille culbute,
De mémoire d'auteur. Le Parterre inhumain,
Par excès de malice, a voulu voir la fin.
Ce pauvre Floridor.

1435

DURCET

Ta pitié nous irrite.
Poète sans chaleur, écrivain sans mérite,
Esprit enluminé de la couleur du temps,
Sans avoir un succès, il écrirait cent ans.

1440

CALLIDÈS

Le voilà donc tombé!

VERSAC

L'excellente épigramme !

1445

CALLIDÈS

Cela rit à l'esprit;

DURCET

Et fait plaisir à l'âme.

FINETTE

Je vois qu'à ma nouvelle on prend assez de goût ;
Mais, Messieurs, je vous trompe, et ne sais rien du tout.

VERSAC

Ciel!

1450

(Finette s'enfuit.)

CALLIDÈS

Qu'entends-je?

SCÈNE XIV

Les mêmes, excepté Finette.

DURCET

Un atome, avoir cette impudence !
Il faudra châtier cet excès d'insolence.

VERSAC

Que sait-on ? De ce coup je suis tout étourdi.

CALLIDÈS *(avec la plus grande aigreur)*

Si ce bourreau d'Auteur allait être applaudi !

1455

DURCET

J'ai mis ordre à cela. Non, il aura beau faire.

CALLIDÈS *(avec sensibilité)*

On vous reconnaît là. C'est un trait de confrère.

VERSAC

Le fade ou le bouffon, tout prospère aujourd'hui.
Le public fait d'abord expier son ennui ;
Mais, dès le lendemain, il vient crier merveille,
Et proclamer l'auteur qu'il a sifflé la veille.

1460

DURCET

Celui-ci ne verra le jour qu'un seul instant :
Son désastre est pour nous un point trop important.

SCÈNE XV

Furet, les mêmes.

DURCET

Furet... La pièce... Hé bien?

FURET

Quelle horrible aventure !

1465

VERSAC (*à Durcet*)

Mais ceci, ce me semble, est d'un sinistre augure!

FURET (*s'appuyant sur Dorcet*)

Laissez-moi raffermir mes esprits effrayés...
Plus de foi, plus d'honneur ! C'est nous qu'on a joués.

CALLIDÈS

Nous ?

FURET

Voilà le secret.

1470

DURCET

Ô fureur!

VERSAC

Ô détresse !

Ô !.....

FURET

Nous faisons tout net le sujet de la pièce.

Nous y sommes parlants, aucun n'est épargné...

1475

Il faut voir de quel ton Callidès est berné !

Broussin, tout de son long, y transit dans sa niche ;

Mon nom légèrement court après l'hémistiche.

Versac.....

VERSAC

Déroute entière ?

1480

CALLIDÈS

Eh quoi ! Vous n'avez pu ?...

FURET

Je cabalais, morbleu ; mais ils m'ont reconnu.

Alors, je suis resté triste, confus et blême.

De mes propres sifflets, ils m'ont sifflé moi-même.

BROUSSIN *(voyant que Furet s'échauffe)*

Fort bien!

1485

FURET

Dans l'action, nous avons tous péri.
La pièce ne vaut rien ; n'importe, ils en ont ri.
Ce Parterre insolent, vrai fléau du génie,
A manqué de respect à la Philosophie.
Madame de Norville....

1490

CALLIDÈS

Hé bien ?

FURET

Le spectateur
S'obstine à la montrer d'un doigt persécuteur.
La cruauté s'en mêle, et succède à l'éloge.
Par une volte-face on désigne sa loge.
On la force à sortir, et puis, les brouhaha,
Les reflux, les cht, cht, les bravo, les holà,
Toute l'horreur enfin, tout l'effroi d'une affaire,
Où l'on ne peut fléchir le vainqueur sanguinaire.
Sages, Législateurs, l'un sur l'autre égorgés.....
Dieu! qui vois leurs revers, permets qu'ils soient vengés.

1495

1500

CALLIDÈS (*tranquillement*)

Ils le seront.

FURET

Un mal ne va pas sans un autre.
Ce Forlis.....

VERSAC

Achevez.

1505

FURET

Qui semblait être nôtre,
N'est qu'un traître !

CALLIDÈS

Comment ?

FURET

Ce Drame qu'il a lu,
Est un vieux manuscrit, un brouillon vermoulu,
Qu'il nous a fait prôner pour nuire à notre gloire.
Il va dans tout Paris raconter notre histoire.

1510

DURCET

Où nous cacher ?

VERSAC

Où fuir ?

FURET

Rien ne nous est resté.

1515

CALLIDÈS

Tout.

FURET

Quoi donc ?

(Avec audace.)

(Ils s'en vont.)

CALLIDÈS

La constance et la sécurité.

Littérateurs Français, quelle alarme est la vôtre?

On nous arrache un masque, il faut en prendre un autre.

1520

BROUSSIN *(derrière)*

Marchons.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE

Monsieur et Madame de Norville, Hortense, Finette, Dorci père, et Dorci fils, Forlis.

(Apercevant Monsieur de Norville.)

MADAME DE NORVILLE

On n'a rien vu d'égal à ce train-là !

C'est un assassinat !... Et l'on souffre cela ?

Voilà donc ce qu'on gagne à montrer du génie !

Quel supplice pour moi ! Pour eux quelle avanie !

1525

Faut-il les voir, les fuir ? Que faire désormais ?

Auraient-ils mérité ?... C'est vous, Monsieur ; jamais,

À vos yeux, maintenant, je n'oserai paraître.

MONSIEUR DE NORVILLE

Pourquoi ? Cet accident est un bonheur, peut-être.
Il doit vous éclairer, et vous montrer l'erreur
De l'esprit qui n'est point dirigé par le coeur.
Ma femme, on vous retient sur le bord de l'abîme ;
Et, si vous le voulez, je vous rends mon estime,
Mon amitié.

1530

MADAME DE NORVILLE

Qui ? Vous !

1535

MONSIEUR DE NORVILLE

Je n'en veux pour garant,
Que l'Hymen de ma fille et de son digne amant.

MADAME DE NORVILLE (*embrassant son mari*)

Tout comme il vous plaira : décidez.

HORTENSE

Ah ! Madame.

MONSIEUR DE NORVILLE

Croyez-moi ; désormais, laissez agir votre âme.

1540

DORCI FILS

La mienne en ce moment.....

MADAME DE NORVILLE

Je fais ce que je dois.
Votre épître est charmante !

DORCI FILS (*d'un air tremblant*)

Elle n'est point de moi ;
Elle est de Floridor, c'est encore une adresse.

1545

MADAME DE NORVILLE

Ce Monsieur Floridor me poursuit donc sans cesse?

DORCI PÈRE

Sa pièce, à quand ? J'irai.

MADAME DE NORVILLE (*à Forlis qu'elle aperçoit*)

Vous, Monsieur, vous ici !

FORLIS (*à Madame de Norville*)

Il faut que vous daigniez me pardonner aussi;
Car j'étais du complot.

1550

(*À son fils.*)

DORCI PÈRE (*à Forlis*)

Vous avez fait justice.
Allons..; voguons gaïement.. tout nous devient propice.
Pour être heureux, il faut, à ses devoirs soumis,
Vivre avec ses enfantS, et chérir ses amis.